

PREFACE

En 1925, André Fauconnet pouvait écrire : «Depuis la fin de la guerre mondiale, aucune œuvre philosophique n'a eu, dans l'Europe centrale, un retentissement comparable à celle de Spengler» (*Oswald Spengler, le prophète du «Déclin de l'Occident»*, Félix Alcan, 1925, p. V). On sait, depuis lors, l'influence considérable qu'a exercée Spengler sur des historiens comme Arnold J. Toynbee — appelé lui-même parfois le «Spengler de la seconde Guerre mondiale»¹ ou des sociologues comme Pitirim Sorokin². Les historiens français, traditionnellement réservés à son endroit, ne l'en ont pas moins lu attentivement et l'ont abondamment commenté³. Plus récemment, l'œuvre de Spengler a inspiré divers théori-

1. Sur les rapports entre Spengler et Toynbee, cf. notamment : Lucien Febvre, *De Spengler à Toynbee. Deux philosophies opportunistes de l'histoire*, in *Revue de métaphysique et de morale*, XLIII, 1936, 537-662 (repris dans *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1953, 119-143) ; Owen Lattimore, *Spengler and Toynbee*, in *The Atlantic Monthly*, CLXXXI, 1948, 4, 104-105 ; Arnold J. Toynbee, *Wie ich zu Oswald Spengler kam*, suivi de *Worin ich mich von Spengler unterscheide*, in *Hamburger akademische Rundschau*, 1949, 309-313 ; Erich Rothacker, *Toynbee und Spengler*, in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft*, XXIV, 1950, 3, 389-402 ; Helmut Werner, *Spengler und Toynbee*, in *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft*, XXIX, 1955, 4, 528-554.

2. Sur les rapports entre Spengler et Sorokin, cf. Gert Müller, *Sorokin und Spengler. Die Kritik Pitirim Sorokins am Werke Oswald Spenglers*, in *Zeitschrift für philosophische Forschung*, XIX, 1, 110-134.

3. Cf. notamment les jugements de Henri-Irénée Marrou, à la démarche typiquement réductionniste, selon qui Spengler est un «maître d'erreurs sombres» (*De la connaissance historique*, Seuil, 1975, p. 65), et de Fernand Braudel (*L'histoire des civilisations : le passé explique le présent*, chap. V de l'*Encyclopédie française*, vol. 20, Larousse, 1959 ; repris dans *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, 1969, pp. 255-314).

ciens occidentaux⁴. Sa fécondité pour l'analyse des cultures arabes a été reconnue par Hichem Djaït (*L'Europe et l'Islam*, Seuil, 1978 ; «Oswald Spengler», pp. 92-108). Des auteurs comme Julien Freund ou Gilbert Durand ont repris à leur compte certains éléments de sa politologie. Et dans son *Plaidoyer pour une Europe décadente* (Laffont, 1977). Raymond Aron ne manque pas d'évoquer, à propos de Spengler et de Pareto, la persistance de cette pensée à laquelle il s'oppose : «En marge de l'idéologie dominante, celle du progrès, une autre philosophie de l'histoire survit dans l'ombre, chargée d'opprobre, parfois maudite, celle qui dénonce les idoles modernes, annonciatrices de la décadence...»

Chargée d'opprobre, la pensée spengliérienne l'a d'abord été, en Allemagne, sous le régime national-socialiste⁵. Elle s'est ensuite heurtée tantôt à l'hostilité des auteurs marxistes, tantôt à celle des rationalistes libéraux, tantôt à celle des chrétiens. On concèdera que cela fait beaucoup. Dès 1949, cependant, Spengler était de nouveau publié en Allemagne, tandis que, par les soins de Hildegard Kornhardt, Anton Mirko Koktanek et Manfred Schröter, les études spengliériennes s'apprêtaient à prendre leur essor. En France, la traduction du *Déclin de l'Occident* due à M. Tazerout⁶, parue originellement en 1931, est rééditée chez Gallimard en 1948. Marcel Brion en fera, dans *Le Monde* (11 octobre 1949), un élogieux compte-rendu.

Le public français non germanophone n'a pourtant, aujourd'hui encore, qu'une connaissance très incomplète de l'œuvre de Spengler. Seuls en effet trois ouvrages de ce dernier ont été traduits à ce jour : *Le déclin de l'Occident* (Gallimard, 1931 et 1948), *Années décisives* (Mercure de France, 1934 et 1943 ; Copernic, 1980) et *L'homme et la technique* (Gallimard, 1958) — à l'exclusion de tous les recueils d'articles, de tous les textes politiques (*Preussentum und Sozialismus*, 1919, *Neubau des deutschen Reiches*, 1924, *Politische Pflichten der deutschen Jugend*, 1924), sans oublier les ouvrages posthumes (*Urfragen*, 1965, et *Frühzeit der Weltgeschichte*, 1966), la correspondance (*Briefe, 1913-1936*) et, bien entendu, les inédits.

4. Nous pensons ici au jeune essayiste italien Adriano Romualdi, tragiquement décédé voici quelques années, et surtout à l'Américain Francis Parker Yockey (Ulick Varange), dont l'ouvrage le plus connu, *Imperium. The Philosophy of History and Politics* (Truth Seeker Co., New York, 1962 ; Noon Tide Press, Sausalito, 1969), s'articule tout entier autour des notions de destin, de «vitalisme culturel» et de morphologie des civilisations.

5. Cf. notre préface à la nouvelle édition des *Années décisives*, Copernic, 1980.

6. Traduction non exempte de quelques contre-sens mémorables, et même assez surréalistes, comme celui qui conduit Tazerout à traduire par «acte» le mot allemand *Akt*, «nu», sur toute la longueur d'un chapitre.

C'est pour suppléer — partiellement — à cette carence que nous publions, en cette année marquée notamment par le 100^e anniversaire de la naissance du philosophe, un certain nombre de textes de Spengler encore inconnus du public français, dans une belle traduction de Henri Plard qui leur conserve toute la richesse et la vigueur de l'original.

Les dix essais dont se compose la première partie du présent ouvrage sont tous extraits d'un volume intitulé *Reden und Aufsätze* (C.H. Beck, München), qui fut publié un an après la mort de Spengler, à la fin de l'année 1937, par les soins de Hildegard Kornhardt, sœur de l'auteur (à qui l'on doit également la préface)⁷. Ce recueil comprend dix-huit textes s'échelonnant de 1920 à 1936, à l'exception de la thèse de doctorat sur Héraclite (1904), qui ouvre le volume, et d'un bref article (*Der Sieger. Eine Skizze*) daté de 1910. Certains ont par la suite été traduits en espagnol ou en américain⁸. Nous avons choisi, sur ces dix-huit textes, ceux qui nous paraissent les plus intéressants et les moins spécialisés. Il s'agit, dans l'ordre chronologique, de :

1) *Réflexions sur le lyrisme*. Texte d'abord paru comme préface aux *Gesängen* d'Ernst Droem (C.H. Beck, München, 1920). Il fut repris dans

7. Née en 1885, Hildegard Spengler épousa Fritz Kornhardt (1879-1918) le 10 juillet 1908. Après la mort de son mari, elle se consacra entièrement à l'œuvre de son frère. Elle mourut en 1942. Sa fille, également prénommée Hildegard, fut après elle l'exécutrice testamentaire et l'héritière du *Nachlass* spengliérien. Philologue, elle naquit le 9 mars 1910 et mourut en 1959. Le *Nachlass* revint alors à Anton Mirko Koktanek, directeur du Spengler-Archiv auprès des éditions Beck.

8. *Reden und Aufsätze* a été traduit deux fois à l'étranger, mais chaque fois de façon partielle. En 1947, les éditions Espasa-Calpe, de Madrid, ont publié sous le titre *El hombre y la técnica y otros ensayos* (2^e éd. : 1947 ; 3^e éd. : coll. Austral 721, 1967, 138 p.) une traduction, par L. Martínez Hernández, de *L'homme et la technique* et de six essais de Spengler : cinq extraits de *Reden und Aufsätze* (*La antigüedad de las culturas americanas / El carro de combate y su significación en el desarrollo de la historia universal / Nietzsche y su siglo / Pesimismo ? / Pensamientos acerca de la poesía lírica*), plus un autre, daté de septembre 1924 (*La relación entre economía y política fiscal desde 1750*), repris des *Politische Schriften* de 1932 (*Das Verhältnis von Wirtschaft und Steuerpolitik seit 1750*, pp. 297-310). De leur côté, les éditions Gateway-Henry Regnery Co., de Chicago, ont publié en 1967 un recueil intitulé *Selected Essays* (traduction et introduction de Donald O. White, 207 p.), comprenant deux extraits des *Politische Schriften*, *Prussianism and Socialism* (*Preussentum und Sozialismus*, pp. 1-105) et *The Two Faces of Russia and Germany's Eastern Problems* (*Das Doppelantlitz Russlands und die deutschen Ostprobleme*, pp. 107-126), ainsi que quatre essais tirés des *Reden und Aufsätze* (*Pessimism ? / Nietzsche and His Century / On the German National Character / Is World Peace Possible ?*). Dans notre texte, l'abréviation EE renverra à l'édition espagnole ; l'abréviation EA, à l'édition américaine.

la première édition des *Reden und Aufsätze*⁹ sous le titre *Einführung zu Ernst Droems «Gesängen»* (pp. 54-62), et dans les suivantes sous celui de *Gedanken zur lyrischen Dichtung*. EE : *Pensamientos acerca de la poesía lírica*, pp. 117-125.

2) *Pessimisme ?* Titre original : *Pessimismus ?* Texte d'abord paru dans les *Preussischer Jahrbücher* (CLXXXIV, 1921, 73-84) dirigés par le jeune-conservateur Walter Schotte. Il fit ensuite l'objet d'une édition séparée sous forme de brochure (*Pessimismus ?*, Georg Stilke, Berlin, 1921, Schriftenreihe der Preussischen Jahrbücher 4, 19 p.), avant d'être repris dans les RA (pp. 63-79). EE : *Pesimismo ?*, pp. 101-116. EA : *Pessimism ?*, pp. 133-154.

3) *La France et l'Europe*. Titre original : *Frankreich und Europa* (RA, pp. 80-88). Article d'abord paru dans le *Schwäbischer Merkur* du 2 janvier 1924, puis dans la *Kölnische Volkszeitung* du 26 janvier 1924.

4) *Missions de la noblesse*. Titre original : *Aufgaben des Adels* (RA, 89-95). Texte d'un exposé prononcé le 16 mai 1924 à l'occasion de la Journée de la noblesse allemande de Breslau, publié ensuite dans le *Deutsches Adelsblatt* (1924, 13).

5) *Projet d'un nouvel Atlas de l'Antiquité*. Titre original : *Plan eines neuen Atlas Antiquus* (RA, pp. 96-104). Texte d'un exposé prononcé le 2 octobre 1924 à l'occasion de la Journée des orientalistes de Munich, publié ensuite, sous le titre *Zwei universalhistorische Entwürfe*, dans la revue *Die Welt als Geschichte* (1936, 4).

6) *L'Asie ancienne*. Titre original : *Altasien. Aufgaben und Methoden* (RA, pp. 105-109). Texte achevé de rédiger le 10 octobre 1924.

7) *Nietzsche et son siècle*. Titre original : *Nietzsche und sein Jahrhundert* (RA, pp. 110-124). Texte d'un discours prononcé le 15 octobre 1924, au Nietzsche-Archiv de Weimar, à l'occasion du 80^e anniversaire de la naissance de Nietzsche. EE : *Nietzsche y su siglo*, pp. 87-100. EA : *Nietzsche and His Century*, pp. 179-197.

8) *Sur le caractère du peuple allemand*. Titre original : *Vom deutschen Volkscharakter* (RA, pp. 131-134). Article d'abord paru dans le *Deutschland-Jahrbuch* (Leipzig, 1927). EA : *On the German National Character*, pp. 199-203.

9) *L'âge des cultures américaines*. Titre original : *Das Alter der amerikanischen Kulturen* (RA, pp. 138-147). Texte d'abord paru dans la revue *Ibero-amerikan. Archiv* (VII, 1933, 95-102, Nr. spécial consacré à l'Argentin Ernesto Quesada), puis dans *Die Welt als Geschichte* (1936, 5). EE : *La antigüedad de las culturas americanas*, pp. 71-80.

9. Ci-après désignés par l'abréviation RA.

10) *La paix mondiale est-elle possible ?* Titre original : *Ist Weltfriede möglich ?* (RA, pp. 292-293). Texte d'une réponse télégraphique à une enquête du journal américain *Cosmopolitan*, publiée en janvier 1936. EA : *Is World Peace Possible ?*, pp. 205-207.

Le texte le plus intéressant de ce recueil est sans doute celui qui s'intitule *Pessimisme ?* Publié en 1921, peu de temps avant la parution — le 20 mai 1922 — du second volume du *Déclin de l'Occident*, il répond à l'une des critiques les plus communément adressées à son auteur après la sortie du premier tome.

D'emblée, Spengler rejette l'accusation de pessimisme, «injure dont les éternels vieillards poursuivent toute pensée qui ne se destine qu'aux pionniers de demain». Un vrai pessimisme impliquerait qu'il n'y ait plus de buts à atteindre. Spengler pense au contraire que l'homme occidental en a tellement encore que c'est bien plutôt le temps qui risque de lui faire défaut. L'idée d'un «déclin» de l'Occident, précise-t-il, ne doit pas être interprétée comme le naufrage d'un navire. A la place de ce terme d'*Untergang* («déclin, chute, submersion»), il aurait d'ailleurs aussi bien pu employer celui de *Vollendung* («maturation, accomplissement»). Même si elle correspond au stade final de notre culture, la phase que nous vivons aujourd'hui reste grandiose : c'est «celle que le monde antique a connue dans l'intervalle entre Cannes et Actium». C'est l'époque de l'empire germano-européen. Il n'y a donc pas lieu de désespérer ; or, si l'optimisme est lâcheté, le pessimisme est désespoir¹⁰. Il faut seulement qu'il y ait concordance entre les efforts que l'on déploie, les buts que l'on se fixe et les possibilités du temps. Certes, les possibilités *architectoniques* de l'Europe sont épuisées. Il n'y aura plus de Goethe, plus de Shakespeare, plus de Botticelli, plus de Wagner. Mais il y aura de nouveaux Césars — qui sont les figures correspondant au stade *impérial* des cultures. Spengler, autrement dit, annonce ce qu'un auteur français méconnu du siècle dernier appelait «l'ère des Césars»¹¹. Pour lui, le seul véritable remède au déclin de l'Occident, c'est le «césarisme technocratique» — ce césarisme dont il se refusera à voir l'expression dans le national-socialisme. Quel sera son rôle ? Spengler le disait déjà dans *Le déclin de l'Occident*. Ce sera d'abord de mettre un terme à la politique *partisane*, de mettre un terme, du même coup, à la «dictature de l'argent» : «L'épée vaincra l'argent, la volonté du seigneur s'assujettira à nouveau la volonté du pirate». Ce qui implique de refaire de la politique un *rapport de for-*

10. Dans le pessimisme et l'optimisme, Francis Parker Yockey (op. cit.) verra deux «maladies jumelles de l'âme» (*twin soul-diseases*).

11. M.A. Romieu, *L'ère des Césars*, 2^e éd., Ledoyen, 1850.

ces : «Une puissance ne peut être détruite que par une autre, non par un principe, et il n'y en a point d'autre contre l'argent». On retrouve une idée analogue dans la conclusion de *L'homme et la technique* : «La fuite du chef-né devant la machine commence».

Spengler ne prône donc nullement le renoncement, l'ascèse négative devant l'inéluctable *kali-yuga*. Il ne se contente pas non plus, comme Evola, de vouloir «chevaucher le tigre». Il ne professe pas le désespoir romantique d'un Gobineau. Son raisonnement s'apparente plutôt à celui du stoïcisme : même si tout est joué par avance, il faut rechercher le *salut par les œuvres*. Etre «pessimiste» sous le prétexte que notre culture approche de sa fin revient à ne plus vouloir vivre sous le prétexte qu'un jour nous mourrons. Spengler souligne par ailleurs que s'il y a un déterminisme global qui pèse sur la culture, il n'y a pas de déterminisme individuel. L'homme a toujours la possibilité de rester fidèle à l'idée qu'il se fait de lui-même. Un «parti pris vital» est toujours possible. C'est ce que Spengler a appelé le «choix d'Achille» : mieux «vaut une vie brève, pleine d'action et d'éclat, plutôt qu'une existence prolongée, mais vide» (*L'homme et la technique*). Pourquoi dans ces conditions faudrait-il espérer avant d'entreprendre ? L'espoir aussi est une lâcheté. L'homme de qualité n'entreprend pas parce qu'il *peut* réussir. Il entreprend parce qu'il *doit* entreprendre. On connaît la maxime du Taciturne et aussi la belle devise hanséatique : *Navigare necesse est, vivere non est necesse*. On connaît enfin l'exemple cité par Spengler, sur quoi s'achève *L'homme et la technique* : «Nous devons poursuivre avec vaillance, jusqu'au terme fatal, le chemin qui nous est tracé. Il n'y a pas d'alternative. Notre devoir est de nous incruster dans cette position intenable, sans espoir, sans possibilité de renfort. Tenir, tenir à l'exemple de ce soldat romain dont le squelette a été retrouvé devant une porte de Pompéi et qui, durant l'éruption du Vésuve, mourut à son poste parce qu'on avait omis de venir le relever. Voilà qui est noble. Voilà qui est grand. Une fin honorable est la seule chose dont on ne puisse pas frustrer un homme». En fin de compte, l'éthique aura le dernier mot : «Celui qui est digne de quelque chose finira par triompher». Jusque dans son apparente rigidité, le système spenglérien est donc, du moins pour les âmes fortes, un *remède* au pessimisme. C'est ce que constate Keyserling en disant de cette rigidité que, «satisfaisant pleinement la partie de l'être qui réclame la prédestination et l'irrationalité, elle ne fait que stimuler d'autant plus son désir de liberté à se déployer dans l'action» (*Figures symboliques*, Stock, 1928).

La deuxième partie de ce livre est constituée par une anthologie des

«pensées» de Spengler. Il s'agit d'un recueil publié en 1941, à Munich¹², par Hildegard Kornhardt, dont il n'existait à ce jour qu'une seule traduction étrangère, sortie aux Etats-Unis en 1967¹³. La sœur de Spengler y a réuni, sous une forme systématique, un certain nombre d'aphorismes et d'extraits choisis parmi les plus significatifs, tant parmi les ouvrages alors déjà publiés que parmi les notes posthumes (dont un grand nombre restent encore aujourd'hui inédites). Les pensées sont classées par thèmes¹⁴. La traduction est également due à Henri Plard.

Comme on le verra, ces aphorismes mettent surtout l'accent sur les aspects *éthiques* de la pensée de Spengler, plutôt que sur ses aspects proprement philosophiques ou historiques. Cela correspond à un choix de Hildegard Kornhardt, qui assure avoir ainsi répondu à la demande d'un jeune soldat. Mais il est également incontestable que l'éthique constitue la clé de voûte de toute l'œuvre de Spengler. On a vu plus haut ce qu'il en est à propos du pessimisme et des exemples auxquels Spengler se réfère. On sait par ailleurs que, tant dans *Le déclin de l'Occident* que dans les *Années décisives*, Spengler, récusant toute forme de racisme, et même toute définition biologique de la race, fait de cette dernière une entité purement spirituelle et *élective*, qui, en dernière instance, se ramène à la morale. De même, lorsqu'il prône le «prussianisme» (*Preussentum und Sozialismus*, 1919), c'est d'abord à un *style* qu'il se réfère — l'éthique du devoir, à base d'impersonnalité active et de sens de l'honneur —, et non à une appartenance historique ou à un lieu de naissance. Il s'agit, pour les individus comme pour les peuples, de se *mettre «en forme»* par le biais d'un principe — exactement de la même façon qu'un sportif est «en forme». Et c'est en ce sens également que Spengler peut opposer le «socialisme éthique», de caractère «romain-prussien» (*römisch-preussisch*), au «socialisme économique», c'est-à-dire au marxisme, qui n'est qu'un «capitalisme d'en bas» (*Kapitalismus von unten*).

On peut adresser un certain nombre de reproches à la conception de l'homme posée par Spengler, et à sa philosophie de l'histoire. L'usage,

12. *Gedanken*, C.H. Beck, München, 1941, 130 p.

13. Oswald Spengler, *Aphorisms*, Gateway-Henry Regnery Co., Chicago, 1967, préface de William Debbins, traduction de Gisela Koch et Weser O'Brien. Cette édition ne fait pas, en ce qui concerne la numérotation, la distinction graphique entre les pensées inédites et les autres (cf. note en fin de volume).

14. Les «pensées sur le destin» (aphorismes 1-31) et les «pensées sur l'âme humaine» (aphorismes 68-120) ont déjà paru dans la revue *Nouvelle école*, Nr. 33, été 1979, 31-40, précédées d'une traduction, par nous-même, de la préface de William Debbins à l'édition américaine.

notamment, qu'il fait des analogies biologiques appelle quelques réserves. Lorsque Spengler dit que les cultures «appartiennent comme les plantes et les animaux à la nature vivante de Goethe, et non à la nature morte de Newton», il a raison : les cultures sont des «formes organiques», l'homme lui-même est une «forme organique», et en ce sens la compréhension *organique* du monde vivant sera toujours plus féconde que la compréhension *mécanique* qui inspire les grandes *physiques* sociales, telles que le libéralisme et le marxisme. Néanmoins, la «nature» de l'homme ne se réduit pas à sa constitution organique. L'homme est un animal, mais il n'est pas que cela. Il n'est pas *agi* par son appartenance à l'espèce. Il n'est pas *seulement* libre, mais il est *entièrement* libre ; sa liberté se confond avec sa conscience, avec les choix constitutifs de *sens* qui président à ses actes. Sur ce point, l'analyse de Spengler reste très en-deçà de celle de l'«anthropologie philosophique» (Arnold Gehlen) et même de la tradition existentialiste (Heidegger). Elle retombe souvent dans un déterminisme biologique excessif, qui privilégie chez l'homme la «bête de proie» — *der Mensch ist ein Raubtier*, écrit Spengler dans les *Années décisives* (ce qui n'est pas sans évoquer la *blonde Bestie* dont parle Nietzsche) — et ignore ce qu'il y a de *spécifique* chez l'homme, c'est-à-dire ce qui fonde l'*homme-en-tant-qu'homme* comme irréductible à tout autre vivant. En d'autres termes, Spengler, qui a pourtant bien montré l'opposition entre le monde comme nature et le monde comme histoire, sous-estime paradoxalement l'*historicité* de l'homme. Il reste à cet égard un homme du XIX^e siècle. D'où la remarque de Keyserling, qui lui reproche de se borner souvent à « reprendre de façon excessive le point de vue de l'embryologiste, et, notons-le bien, de l'embryologiste de tendance mécaniste ».

De même, alors que Spengler conteste formellement le modèle historiographique judéo-chrétien, alors qu'il rejette la théorie *unitaire et monolinéaire* des «âges de l'humanité», il reprend cette même théorie, de façon subreptice, en se contentant de la relativiser. Si l'humanité, en effet, ne passe pas dans son système par une unique succession de stades obligés, les cultures, elles, sont toutes censées passer par les mêmes stades de développement. Ainsi la nécessité historique n'est-elle pas fondamentalement remise en question, mais seulement fragmentée. Spengler, ici, est en retrait par rapport à Nietzsche. Sa conception quelque peu réductionniste de la «nature» de l'homme le conduit à interpréter le rapport de l'homme à l'histoire sous l'angle d'une rigidité excessive. Et toute sa philosophie de l'histoire repose sur cette interprétation, puisque c'est la connaissance des stades par lesquels passent *nécessairement* les cultures qui permet d'en

prévoir l'avenir. Là encore, à notre avis, Spengler sous-estime largement la liberté existentielle de l'homme et sa capacité de créer des nouveautés radicales. Dans son système, le *cercle* succède à la *ligne* — mais le cercle n'est jamais qu'une ligne à laquelle on a donné une forme. Spengler s'absent, depuis le cercle, de «sauter» jusqu'à la *sphère*.

A côté de cela, les apports positifs de Spengler sont immenses. Son intuition fondamentale de la discontinuité du temps historique et de l'irréductibilité, de l'incommensurabilité des cultures humaines, s'est révélée d'une fécondité prodigieuse, — et peut-être même peut-on partager l'opinion de Tazerout, selon laquelle ce «postulat de non-continuité» constitue «la seule hypothèse viable pour une connaissance scientifique des phénomènes de l'histoire».

Le plus grand mérite de Spengler, en effet, est d'avoir radicalement dénoncé le mythe d'une histoire linéaire unique, le mythe d'une «histoire au singulier» (Evola) qui se déroulerait, selon un processus gouverné par l'idée de «progrès», d'un début nécessaire à une fin obligée, en fonction d'un *sens* (dans la double acception de ce terme) globalement irréversible. Spengler montre le caractère objectivement absurde des notions de «progrès de l'humanité», de passé «périmé» radicalement coupé du présent, de futur «radieux», etc. Il remet en cause, du même coup, la conception judéo-chrétienne du temps historique. Par suite, dans la mesure où il récuse l'historiographie classique, qui, d'une part, réduit l'histoire occidentale au vieux schéma Antiquité-Moyen Age-temps modernes, d'autre part, tend à faire de ce schéma un principe valable pour n'importe quelle culture, il pose les bases d'une analyse historique *ouverte*, impliquant, avec la fin de l'universalisme et du linéarisme historique, la fin de l'ethnocentrisme¹⁵. Il n'est plus question désormais de juger toutes les cultures selon les critères de l'Occident. Il n'est plus question de faire tourner toute l'histoire du monde autour d'un unique pivot dont le point focal, la naissance supposée de Ieschoua (Jésus) de Nazareth, créerait une distinction radicale entre l'«avant» et l'«après». Spengler réhabilite les cultures asiatiques et orientales. Il célèbre la civilisation arabe, constamment calomniée par une Eglise en mal de *reconquista*. Il souligne l'importance et la grandeur des cultures de l'Amérique précolombienne assassinées par le catholicisme hispanique. Répudiant tout européocentrisme, il rompt définitivement avec la pensée «ptolémaïque» et s'affirme «copernicien».

15. Cf. la préface de Julius Evola à l'édition italienne du *Déclin de l'Occident (Il tramonto dell'Occidente)*, (Mimano, 1957).

Mettant par ailleurs avec bonheur l'accent sur l'«âme des peuples», sur la permanence des esprits nationaux et des mentalités (et aussi sur leurs avatars), faisant apparaître l'importance des «résidus psychologiques», des sentiments et des passions comme déterminants des actes et des croyances, insistant sur le *style* qui «*met en forme* les peuples, les nations et les cultures», sur l'aspect *synchronique* de l'histoire plus encore que sur son aspect *diachronique*, Spengler apparaît comme un précurseur de l'étude moderne des structures et des mentalités.

Théoricien du mouvement national allemand, représentant exemplaire de la «Révolution conservatrice», il annonce enfin des inquiétudes qui s'expriment en les points les plus divers de l'échiquier politique. Sa critique de la «civilisation» comme phase terminale de la culture, notamment, trouve aujourd'hui une résonance révélatrice, avec son opposition — dans la ligne de Tönnies — entre la *communauté* et la «ville mondiale», ses diatribes contre l'«esprit mercantile» (*Krämergeist*), sa réflexion sur le système capitalisme-marxisme conçu comme un ensemble *homogène*, sa dénonciation du «feuilletonisme» — la sous-culture journalistique — et de la dictature des *media*, son opposition résolue à l'avènement d'une société gouvernée par la consommation et le spectacle, l'hypertrophie urbaine, le quantitativisme, la croissance sauvage, la prédominance des valeurs marchandes, et par une rationalité sans âme qui, devenant à elle-même sa propre fin, s'institue progressivement en rationalité du monde. L'avenir de l'Occident, dit Spengler, c'est la pensée *organisatrice* dévorant la réalité *organique*, l'obsession du rendement dévorant le monde, la dégradation de la volonté de dépassement de soi en productivisme effréné, l'extension du nivellement égalitaire et de la dictature de l'argent — pour Spengler, «toute démocratie est une ploutocratie» (*Demokratie und Plutokratie gleichbedeutend sind*) —, le triomphe de l'utilitarisme et de l'égoïsme individuel, enfin l'asservissement de l'opinion et l'aliénation des consciences par la diffusion de standards de référence uniques tirant toujours plus les esprits vers l'extravagant, le spectaculaire, le superficiel et le méprisable. Bref, l'avenir de l'Occident, c'est la décadence — lorsque, comme il est dit dans *L'homme et la technique*, «toutes les choses vivantes agonisent dans l'étau de l'organisation», qu'«un monde artificiel pénètre le monde naturel et l'empoisonne», que «la civilisation elle-même est devenue une machine faisant ou essayant de tout faire mécaniquement».

Mais ne restera-t-il pas toujours des soldats de Rome ?

Alain de BENOIST

I

ECRITS HISTORIQUES
ET
PHILOSOPHIQUES